



VOL. VI.—No. 3.

MONTREAL, JEUDI, 21 JANVIER 1875

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.  
 PRIX DU NUMERO, 7 CENTS.

## LES PLAISIRS DE L'HIVER

### La rue St. Jacques

Les villes sont comme les personnes : grandes ou petites, belles ou laides, vieilles ou jeunes, elles ont une physionomie ; et dans leur physionomie, un trait marquant, accentué, qui sert à les distinguer et à les reconnaître.

Pour les unes ce sera la forme du nez, la courbe du menton, la couleur des yeux ou des cheveux ; pour les autres ce sera le caractère, les matériaux des constructions, brique, pierre ou bois, une place, une promenade, un port, toute autre chose enfin.

Parmi les cités antiques, Rome eut son Forum et la voie Appienne ; Athènes, son Prytanée et son Portique ; Sparte, le Plataniste ; Babylone, ses jardins ; Thèbes, ses cent portes ; Jérusalem, son Temple, etc.

De nos jours, Paris a ses Boulevards ; Vienne, son Prater ; Londres, Picadilly ; Madrid, son Prado ; Berlin, son Linden ; Moscou, la place Tverskoy ; Nice, ses Terrasses ; Rome, le Corso ; Naples, la Villa Reale ; Venise, son Lido ; St. Pétersbourg, sa perspective Newski ; Marseille, sa Cannebière : voilà pour l'ancien monde.

Dans le nouveau, New-York compte Broadway et la cinquième Avenue ; la Nouvelle-Orléans, les rues Canal et St. Charles ; Boston, son Parc ; San Francisco, la rue Montgomery, etc ; chaque ville enfin, nous le répétons, a son quartier spécial, où certains jours, à certaines heures, sans jamais se mêler, ni se confondre, se rencontrent, se coudoient toutes les classes, tous les types de sa population.

Si Québec s'enorgueillit de la terrasse Durham, bien que fort modeste encore, Montréal, ainsi qu'il convient à une fille bien née, possède aussi son centre d'animation, de foule, de vie bruyante ; c'est la rue St. Jacques.

Dans les contrées méridionales telles que l'Espagne, l'Italie et le midi de la France, sous le soleil ardent d'un ciel d'une pureté un peu monotone, on recherche les ombrages, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la fraîcheur des cascades, tous les enchantements d'une nature prodigue de ses dons. Aussi, là, fleurissent les danses, les chansons ; c'est la patrie des arts, de la fantaisie, de la sieste et du *far-niente*.

Aux brumes du Nord, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, au voisinage d'une mer aux flots âpres et rudes, on a les lumineux et tendres paysages du printemps, et les tons chauds et colorés des bois d'au-

tomme. A leurs habitants, la rêverie mélancolique, les légendes, les ballades et le spleen.

En Russie, et au Canada, où l'hiver dure la moitié de l'année, la neige et ses blancs flocons, les splendeurs rayonnantes et les faisceaux électriques des aurores boréales. Pour lutter contre le froid et le vaincre, activer la circulation, alimenter de combustible la machine humaine, il faut ici, une nourriture azotée, des boissons toniques, des exercices violents : le patinage, les marches en raquettes, les courses en traîneaux, la descente des montagnes russes, les glissades du *toboganing*, les longues veillées. C'est le pays de la force musculaire, des voyages, du commerce et de l'industrie. Le luxe, le confort de l'intérieur, les charmes de la vie de famille, les douceurs du *home*, constituent le but et l'objet de la vie.

L'hiver, au Canada, est la saison par excellence des fêtes et des plaisirs.

Dans quelques années, on viendra des Etats-Unis passer une saison d'hiver à Montréal, comme on va l'été à Nice. Pour les tempéraments vigoureux, ou les organismes un peu débilités, la neige et les morsures de la bise ont les mêmes attraites et produisent les mêmes effets, que la tiède atmosphère et les brises de la mer de Provence exercent sur les poitrines faibles et les santés délicates.

En langage topographique si la rue St. Jacques est le centre de la ville, elle en représente le cœur au point de vue physiologique ; là viennent aboutir le réseau des rues secondaires, et d'une de ses extrémités part la rue Notre-Dame, la grande artère de Montréal, distribuant sur son parcours les nouvelles, les cancans, les bruits, les rumeurs élaborées dans ce viscère principal.

Continuant d'user de la métaphore, nous dirons que la rue St. Jacques est aussi le thermomètre et l'horloge de la ville.

A l'allure des passants, à leur nombre, à l'attitude des groupes, on peut lire les degrés d'excitation, de gaieté, de calme ou de tristesse de la métropole commerciale.

Les bureaux du *Witness*, du *Herald*, le restaurant Freeman, les abords des banques et du bureau de poste, le St. Lawrence Hall, sont les lignes visibles, les cadrans qui marquent et expriment les mouvements intérieurs.

Au temps de l'invasion féniennne, aux jours d'élection, ou de panique financière, l'aspect de la rue St. Jacques devenait et reste encore l'étalon de l'esprit public.

Qu'on amène un Montréalais de race, les

yeux bandés, au milieu de la rue St. Jacques, nous sommes persuadé, que sans chronomètre ou débarqué d'Europe la veille, notre homme ne se trompera ni d'une heure sur le temps, ni sur le jour de la semaine.

Les divers aspects de la rue varient suivant les heures.

Le matin on dort ou l'on déjeune, tout est clos ; un peu plus tard, les hommes de peine, les commis ouvrent en baillant les portes des magasins ; des ouvriers, le bidon en main, gagnent d'un pas presté les chantiers ; des ouvrières, seules ou par couples, trottinent accortées et rieuses vers les ateliers.

Entre neuf et dix heures, les patrons, graves et dignes, ainsi qu'il sied à des chefs d'établissement dont la digestion commence, se dirigent qui vers la poste pour y prendre ses lettres et ses journaux, qui vers leurs offices.

De midi à une heure défile la procession des petites gens matineux qui se rendent au *lunch* ou en reviennent.

Jusqu'à trois heures et demie, la rue appartient aux étrangers, aux américains et américaines qui, un guide à la main, touchent leur dos avec leur chignon en renversant la tête en arrière pour mieux voir les mansardes de la Banque Molson, ou les bas reliefs de celle de Montréal ; à quelques huissiers courant porter une saisie, aux chercheurs d'annonces, aux commis en recouvrement, etc, etc.

Comme il n'existe ici que deux saisons vraiment tranchées, l'hiver et l'été, car le printemps et l'automne remplissent dans l'année le même rôle qu'une préface dans un livre, c'est-à-dire une place inutile, le théâtre que nous décrivons ne s'en ressent pas.

Pendant l'été, la rue St. Jacques devient presque déserte ; seuls les forçats de l'industrie et du commerce, les pensionnaires et les collégiens en vacances, s'aventurent sur l'asphalte brûlant amolli par le soleil. Les habitués du lieu respirent le frais dans quelque villa, ou affrontent matin et soir dans quelque séjour d'eau l'amertume et les caresses brutales de la vague.

L'heure à laquelle a lieu le vrai spectacle gala de la rue St. Jacques, c'est de trois à six heures, durant l'après-midi d'un samedi.

Ce jour-là, les grandes maisons de commerce, les banques, la bourse et beaucoup d'autres établissements fermant leurs bureaux l'après-midi, tout leur personnel, maîtres et employés, peignés, brossés, coiffés, chaussés pour la circonstance, viennent naturellement figurer au défilé.

Aussi quel coup-d'œil ! quel spectacle !

Par une belle journée d'hiver, lorsqu'un clair soleil brille dans l'azur limpide, qu'un air vif, froid et sec empourpre les joues ; au lendemain d'une de ces fraîches *bordées* de neige qui jettent sur les toits et sèment sur le sol les grains étincelants d'une poussière diamantée ; tandis que le double jet de fumée blanchâtre, produit de l'expiration pulmonaire, semble avouer que tous, bêtes et gens, ont avalé un petit engin à vapeur ; que la neige durcie par le froid, grince sous le pied ; que, stalactites multiformes, les glaçons suspendus aux rebords des toits, ou courant en volutes capricieuses le long des corniches, des entablements, répercutent mille feux ; rien d'original, de pittoresque, avec la vue de la foule, comme l'aspect de la rue St. Jacques pendant ces deux heures si courtes.

C'est alors une animation, un bruit, un mouvement, un va-et-vient, un bourdonnement étrange.

De chaque côté de la rue, les trottoirs regorgent de promeneurs : on marche de front par groupe de trois, de quatre quand on le peut, habituellement par deux ainsi que dans les rangs d'une procession ou d'un convoi, souvent à la queue leu leu, comme des canards allant à la rivière.

Ces doublements et dédoublements successifs s'exécutent sans encombre, sans choc, sans presse, de consentement mutuel ; on se cède la route, et c'est à qui fera place à l'autre : cette manœuvre, bien que délicate, au pas que commande la température du jour.

Tout le monde a l'air de se connaître, Dames et Messieurs se saluent, se sourient à qui mieux mieux.

C'est un geste de la main par-ci, un signe de la tête, une inclinaison du corps par-là, un clignement d'yeux à droite, un imperceptible battement de paupière à gauche, pendant que les *How are you?* d'un côté, les *Comment ça va?* de l'autre, se croisent et s'échangent.

Pour les habitués et les flâneurs des deux sexes, parcourir vingt fois l'espace bitumé compris entre le bureau de poste et la place Victoria, n'a rien d'extraordinaire ; les gens en voiture, eux, poussent jusqu'au Palais de Justice. En cet endroit s'élèvent les colonnes d'Hercule du turf élégant ; au-delà c'est la campagne.

Les stations qui émaillent cette promenade de la fashion, consistent en deux ou trois restaurants, où les estomacs épuisés vont faire leur charbon ; dans la librairie Dawson, dont les riches reliures et les superbes chromo-lithographies, arrêtent les